

RUDIN, Ronald, *The Forgotten Quebecers: a History of English-Speaking Quebec, 1759-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 315 p.

Richard Jones

Volume 40, Number 1, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304426ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304426ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jones, R. (1986). Review of [RUDIN, Ronald, *The Forgotten Quebecers: a History of English-Speaking Quebec, 1759-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 315 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(1), 97-98. <https://doi.org/10.7202/304426ar>

## COMPTES RENDUS

RUDIN, Ronald, *The Forgotten Quebecers: a History of English-Speaking Quebec, 1759-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 315 p.

Quel titre étrange! Comment peut-on prétendre sérieusement que les Anglo-Québécois sont des «Québécois oubliés»? Est-il possible qu'un Francophone ignore l'existence des Anglophones? Ceux-ci ne jouent-ils pas toujours un rôle de premier plan dans l'économie provinciale, notamment à Montréal? Leur voix ne se fait-elle pas entendre à travers les activités et interventions d'organismes tel Alliance-Québec? Leurs institutions ne sont-elles pas toujours vigoureuses malgré les reculs évidents des années 1970? Et, si on peut dépasser le cadre chronologique examiné dans ce livre, ne peut-on pas dire que les élections du 2 décembre 1985, ont ramené au pouvoir un gouvernement plus sympathique à la minorité de langue anglaise qui est bien représentée parmi les ministériels et au cabinet? Bref, quelle étrange logique justifie de parler de «Québécois oubliés»?

Certes, Ronald Rudin a une réponse à cette question. Il signale que les anglophones sont absents ou presque de bien des ouvrages portant sur le Québec, ou plus exactement, que les auteurs ont tendance à présenter des stéréotypes des anglophones: ce sont, par exemple, les riches hommes d'affaires de Montréal qui habitent Westmount et la *Town of Mount Royal*. En outre, personne avant Rudin n'avait rédigé de synthèse sur les Anglo-Québécois. Mais est-ce un groupe oublié ou simplement mal connu?

Dans un premier temps, l'auteur présente la communauté anglophone sur le plan démographique. De fait, «communauté» ou même «groupe» se révèlent des mots bien forts pour caractériser ces Québécois dont la langue maternelle est l'anglais. Depuis la Confédération, notamment, la diversité s'accroît chez cette population sur les plans ethnique, culturel et religieux. Mais alors que les Anglophones du Québec deviennent plus hétérogènes, ils se concentrent davantage géographiquement dans la seule région de Montréal: 75% des Anglophones y vivent en 1981, alors que 25% seulement habitaient cette région en 1861. A vrai dire, il n'y a que la langue qui unit ce groupe. Mais la langue ne semble guère un facteur d'unité avant la fin des années 1960, auquel moment elle apparaît, du moins dans une certaine mesure, menacée. Bref, c'est tout le contraire de l'expérience de la «majorité» au Québec dont les élites se sont toujours inquiétées de la survivance. Et à en juger par le retour des affiches bilingues ou unilingues anglaises dans les rues de Montréal, la domination quasi totale de la musique américaine, la popularité de la télévision américaine, et l'invasion des ordinateurs qui ont du mal à parler français, les chiens de garde de la langue française ne pourront s'endormir.

Rudin divise son livre en deux grandes parties chronologiques séparées par la Confédération. Pour chaque période, il décrit la composition ethnique et religieuse de la population, son implantation géographique, ses activités

économiques et politiques. Pour créer sa fresque, l'auteur a recours à un grand nombre d'études publiées et inédites. Évidemment, dans ce genre de synthèse, on ne peut tout dire, mais n'aurait-il pas été utile de consacrer un chapitre dans la deuxième partie à une étude de la manière dont les Anglo-Québécois ont vu la majorité de langue française?

On peut penser que les années 1970 constituent pour les Anglophones un point tournant. De fait, à partir de cette période, les Anglophones jouent davantage un rôle de minoritaires: ils tendent à apprendre la langue de la majorité, leur revenu par personne n'est plus largement supérieur à celui des Francophones, leur influence politique est davantage fonction de leur nombre. Mais Rudin souhaite dédramatiser le départ de 100 000 Anglophones qui se produit au cours de cette décennie. Pour lui, ce sont surtout des raisons à caractère économique qui amènent les Anglophones à quitter le Québec, comme ce fut le cas aussi lors des années 1860. A son avis, les soucis politiques et linguistiques des Montréalais anglophones «n'auraient pas eu le même résultat n'eût été du changement de leurs perspectives économiques» (p. 220).

Une sorte de légalisme étroit, mis de l'avant ces dernières années par le gouvernement fédéral, nous a amenés à mettre dans le même panier les Anglophones du Québec et les minorités francophones des autres provinces. Ce livre démontre le caractère artificiel de cette comparaison. Quelle minorité francophone peut prétendre que 40% de ses effectifs sont d'origine autre que française? Or, en 1981, seulement 60% des Anglo-Québécois sont d'origine britannique. Qui plus est, 20% sont même d'origine française!

Par ailleurs, il est évident que les Francophones ne peuvent pratiquer la grande mobilité qui caractérise la population de langue anglaise sans sacrifier langue et culture. Lorsque les temps sont durs, les Anglophones quittent le Québec pour s'établir sous des cieux plus cléments, mais toujours anglophones. Leur départ peut affaiblir la communauté anglophone qui reste; c'est le cas actuellement, comme le démontre Rudin. Par contre, l'émigration francophone affaiblit la «majorité» au Québec sans renforcer, sauf peut-être à court terme, la francophonie nord-américaine.

On trouvera donc utile cette synthèse sur les Anglo-Québécois qui nous soulage des études forcément pessimistes portant sur les minorités françaises. Mieux vaut être «oubliés» comme les Anglo-Québécois, que vivotantes comme les minorités françaises hors Québec.

*Département d'histoire  
Université Laval*

RICHARD JONES